

LA RÉVOLUTION EN ITALIE

DANS LES BRUMES DE L'ALLEMAGNE

Au fond d'une baie célèbre, à deux milles dans la mer, s'élève un rocher de granit cher à tout cœur français. Jeté comme un fort avancé sur les côtes de la Bretagne et de la Normandie, il a vu bien des fois passer à ses pieds l'ennemi six fois séculaire de la France ; il n'a jamais eu la honte d'être escaladé par lui. Et pendant la conquête romaine, et pendant les troubles du Moyen âge, et dans les invasions des Barbares modernes, il est resté vierge de la domination étrangère. C'est que là, plus que partout ailleurs peut-être, la France catholique se montre telle que nous la voyons dans les pages d'or de son histoire, telle que nous aimons à la rêver dans l'avenir : chrétienne et militaire. Une basilique et un couvent dominant en effet ce rocher de granit, et au-dessous se voient encore les murs épais d'une citadelle imprenable. Ce rocher, c'est le Mont Saint-Michel qu'a chanté Paul Féval et vers lequel, j'aime à le croire, Jacques Cartier et ses marins durent jeter un dernier regard en quittant Saint-Malo.

Ce ne serait point ici le lieu de tenter une description de cette masse granitique ; je ne l'oserais d'ailleurs après que la plume artistique du romancier breton en a reproduit toutes les échancrures et peint toutes les nuances. Mais j'ai été témoin, sur cette rive trop délaissée du touriste canadien, d'un spectacle qui rend bien aux yeux de l'imagination l'effet produit sur l'esprit par la philosophie allemande.

C'était le matin ; le ciel était couvert de ces gros nuages sombres et grisâtres de la Bretagne qui se reflètent si souvent dans les écrits de ses Lamennais, de ses Châteaubriand et de ses Paul Féval ; la mer s'était voilée, elle aussi, et les brumes mouvantes et épaisses cachaient entièrement à ma vue le pied du rocher. Seule, suspendue sur l'abîme, apparaissait la basilique immense avec sa tour gothique et la statue d'argent qui la domine. Dans le demi-jour où le spectateur et l'église étaient tous les deux plongés, l'œil ne voyait que des formes assez vagues se dessiner devant lui, mais déjà, cependant, la longueur du monument vu de profil, les découpures des fenêtres ogivales et la hauteur des murs, révélaient une construction gigantesque. Le dirai-je ? mon cœur battait comme au récit d'un poème héroïque, et je ne craignais qu'une chose, c'était de voir s'évanouir aux premiers rayons du soleil cette vision du beau et du grand, dans laquelle le crépuscule avait bercé mon matin, et qui ressemblait tant à ces rêves de poésie dans lesquels nos mères aiment à endormir notre enfance, et dont hélas ! la jeunesse ne nous prive que trop tôt. Le riant soleil de juin se leva et, en éclairant le rocher solitaire, ne fit qu'ajouter à ses charmes.

Voyageur dans le monde des systèmes de philosophie, l'esprit se sent tout d'abord mal à l'aise en face des expressions étranges et des mots barbares dont les philosophes nuageux de l'Allemagne ont jugé bon de voiler comme d'une brume leurs idées étranges. Quel est l'ancien élève de philosophie qui ne frémit encore d'épouvante aux seuls noms de Kant, Fichte, Schelling et Hegel ? Quel est celui qui ne se rappelle les maux de tête et peut-être les cheveux blancs dont il est redevable aux *Moi* et *Non-Moi*, au *Devenir* à l'*Idee*, l'*Absolu* et à tous les termes métaphysiques employés par ces propagateurs de l'ennui transcendantal ?

Et cependant, quand l'esprit est parvenu à percer ces brumes épaisses qui enveloppent l'idéalisme, il ne peut pas se défendre d'un sentiment d'admiration et d'enthousiasme à la vue de ce monument gigantesque. Là en effet, disposées avec une inexorable méthode et sous la même idée-mère qui d'ailleurs se retrouve partout, sont entassées toutes les pierres qui entrent dans la construction de l'édifice du savoir humain. La nature et l'esprit, Dieu et l'homme, l'histoire de l'humanité et celle de la philosophie, l'histoire des Religions et celle des États, la liberté et le bonheur, et enfin l'art, la religion et la science, tout autant de colonnes dont l'élégante architecture et la disposition harmonieuse vous frappent tout d'abord, vous captivent et vous entraînent. Mais soudain quelle déception et quel désenchantement ! en parcourant les nefs spacieuses de ce temple, vous avez voulu en reconnaître les bases et vous avez dû constater qu'il n'en est d'autre que le néant, ... le pur néant, vous en avez recherché l'essence et vous avez vu se dresser devant vous un panthéisme athée, gros de toutes ses conséquences immorales et impies. L'esprit humain se replie alors sur lui-même comme après une nuit agitée par des songes, et à la lumière du bon sens plus encore qu'à celle de la philosophie, il appelle ce système de son vrai nom, de château en Espagne, *castle in the air*, disent les Anglais, et il taxe Hegel, qui en fut l'architecte et qui eût pu, par son génie, aspirer à être le saint Thomas du XIX^e siècle, d'en avoir été le missionnaire et le "bateleur de la pensée."

Dans la nature telle que Dieu l'a faite et telle que le génie d'hommes religieux l'ont vue et perfectionnée, au Mont Saint-Michel, le manque de solidité n'est qu'apparent ; en réalité, c'est une masse de granit immuable

au milieu des flots, et au sommet une basilique presqu'aussi imposante, appelée la "huitième merveille du monde." Dans l'œuvre de l'homme, qui veut se faire créateur et tout mesurer d'après sa propre raison, toute solidité n'est qu'apparente, et la réalité, c'est l'abîme de l'absurde creusé à des profondeurs insondables.

Beaucoup d'esprits se sont laissés prendre au brillant de ce système. Que des Anglais, fatigués de se débattre dans les marécages du matérialisme de Locke ou découragés de l'inutilité des efforts faits pour les philosophes écossais pour les en arracher, se soient lancés sur les pas d'un Coleridge, d'un Th. Carlyle ou d'un Morell à la suite des philosophes allemands, et aient tenté avec eux l'ascension de l'idéalisme ; que des Français même, des longtemps préparés à l'admission de ces principes par les théories dangereuses d'un Descartes et d'un Malbranche, aient prêté une oreille complaisante au récit de ces songes faits par Vacherot ou chanté par la voix sentimentale de Renan, il n'y a rien là-dedans qui doive nous surprendre. Des naufragés s'attachent à la planche la plus légère, pourvu qu'elle leur offre la moindre chance de salut.

Mais, il faut l'avouer, ce n'est pas sans étonnement que l'on voit la tête longue d'un Italien s'accommoder d'un oreiller fait pour la tête ronde et aplatie d'un Prussien, et son imagination se repaître d'un même rêve. "Nul plus que moi, nous dit V. Gioberti, n'apprécie le caractère national, la science variée et spécialement l'érudition des Allemands... Mais j'ajoute franchement que je ne les crois point capables d'être nos maîtres ni en religion, ni en philosophie. Et cela, parce qu'ils n'ont plus ni l'une ni l'autre." Contradiction effrayante ! celui même qui avait écrit ces paroles devait, par le rationalisme contenu dans ses œuvres posthumes, préparer les esprits à recevoir ces doctrines de l'Allemagne ! Mais il est mort ainsi que le pieux et zélé abbé Rosmini, qui l'aida malheureusement dans cette œuvre : laissons leurs cendres en paix et ne parlons que des vivants.

Il y a deux professeurs qui ont pris à tâche de soumettre au joug doctrinal de l'Allemagne l'Italie arrachée par les armes de la France à son joug politique. L'un est Bernard Spaventa, professeur à l'Université de Naples. Disciple de Hegel et comme tel idéaliste absolu, il ne voit dans la philosophie que le développement de l'Idée : pour lui comme pour son maître, le monde, l'homme et Dieu ne sont rien que "l'évolution de l'Idée dans la conscience et par la conscience de l'homme." Fils dévoué de la révolution, quel autre Dieu pourrait reconnaître Spaventa ? L'autre est Auguste Vera, lui aussi professeur à l'Université de Naples. Né dans une petite ville de l'Ombrie, Vera commença sa carrière philosophique en France et sous le règne de ce Louis-Philippe qui, pour conserver l'appui du parti auquel il devait la couronne, accorda faveurs, charges et honneurs aux plus audacieux conspirateurs italiens. Comme collaborateur de la *Revue Lyonnaise* et de la *Liberté de penser*, il prouva combien déjà il était familiarisé avec les doctrines de Hegel. Cependant, ce ne fut que plus tard, et en Angleterre, qu'il se montra ouvertement un disciple du philosophe de Stuttgart en publiant, en 1855, l'*Introduction à la philosophie de Hegel*, et, en 1859, la *Logique de Hegel*. De retour en Italie, il n'a plus pensé, il n'a plus respiré, il n'a plus aimé, il n'a plus cru qu'avec Hegel et par Hegel : c'est devenu chez lui une vraie monomanie, et si aujourd'hui il n'y a plus ni un lycée, ni une université en Italie qui ne professe la dialectique hégélienne, la métaphysique hégélienne et la théologie hégélienne, c'est-à-dire la négation de toute dialectique, de toute métaphysique et de toute théologie, on peut affirmer en toute vérité que c'est dû aux nombreux livres, articles et brochures publiés par ce philosophe.

Nous ne saurions dire, en terminant cet article, combien il nous est pénible de voir Naples, la patrie de saint Thomas, du P. Liberatore, de Sanseverino, de Cornoldi et de Prisco, être devenue le centre de cette propagande hégélienne. Se peut-il que des Italiens, si riches de pensées élevées, se fassent les mendiants de l'Allemagne et les singes de l'étranger ? Mais à quoi ne doit-on pas s'attendre en révolution, et qu'est-ce qui peut surprendre sous le règne des sectes maçonniques ? Que l'Italie y prenne garde ! les doctrines de l'Allemagne pourraient être plus dangereuses pour elle que les canons Krupp eux-mêmes. Au reste, qui pourrait assurer que les uns ne suivront pas les autres ?

GIULIO.

CHRONIQUE AMERICAINE

NEW-YORK, 20 mai 1882.

Au moment où j'écris ces lignes, on ne sait pas encore si les meurtriers de lord Cavendish et de M. Burke sont des fénians américains ou tout simplement des Irlandais de la fameuse ligne agraire.

Les nombreuses arrestations opérées en Irlande ne nous apprennent rien de positif à cet égard. Nous en sommes réduits aux conjectures.

Cependant, on vient de me dire à l'oreille que la police américaine espère mettre la main sur les vrais

coupables lesquels, présume-t-on, auraient pris passage sur le *Scythia* qui vient de Liverpool.

Il est évident que cette lutte acharnée des tenanciers Irlandais contre les propriétaires est entretenue en grande partie par l'argent de leurs compatriotes qui sont établis aux États-Unis. Les Anglais n'ignorent pas cela ; ils savent aussi que les Américains ne seraient pas fâchés de voir cette agitation se compliquer d'une révolution et même d'une guerre sérieuse entre les deux îles sœurs.

Il ne serait donc pas étonnant que les assassins du gouverneur de l'Irlande et de son secrétaire soient irlandais-américains, mais il se pourrait bien aussi que ce double crime soit l'œuvre ténébreuse de quelque société secrète de cette île terrible !

On sait que les différentes races qui peuplent l'Amérique du Nord ont presque toutes eu maille à partir avec la vieille Angleterre. Des guerres sanglantes, une rivalité commerciale qui ne fait que s'accroître de jour en jour, un esprit d'indépendance qui s'impose ont créé cet antagonisme. Des rives du Saint-Laurent au Golfe du Mexique, il est d'usage de regarder les Anglais non comme des ennemis, mais comme des adversaires.

Moi-même, sans m'en rendre compte, je n'échappe pas complètement à ce souffle hostile. Il m'arrive parfois de plaindre ces malheureux Irlandais que leurs oppresseurs ont jadis traités en parias et condamnés, par ce fait, à une longue ignorance et à une pauvreté qui est devenu légendaire.

L'histoire de l'Irlande est un long martyrologe ; on ne peut la lire sans frémir ; les assassinats politiques en ensanglantent toutes les pages.

Les Anglais y massacrèrent, les Irlandais y exterminèrent ; puis vient Cromwell qui se vautre dans leur sang, la bible d'une main et le sabre de l'autre !

Je recommande la lecture de ces chapitres à ceux qui se sont blasés en lisant nos romans modernes : si le fictif ne peut plus les émouvoir, la réelle légende de ce peuple tragique leur fera dresser les cheveux !

* *

Il y a des gens qui dénigrent tout dans notre siècle. Des esprits grincheux, ennemis du merveilleux, ont osé dire qu'il ne fallait pas prendre au sérieux tous les rois d'Irlande, et qu'un grand nombre d'entr'eux n'étaient que des chefs de partisans qui devaient leurs illustrations aux bardes irlandais, lesquels ont souvent manqué de pain, mais ont toujours eu beaucoup d'imagination.

Selon ces détracteurs de l'antique Erin, les premiers rois de cette île fameuse n'auraient même jamais existés. Ils prétendent que, puisque les peuples de la Gaule, même au temps de César, n'étaient pas encore assez riches, assez policés pour se permettre le luxe d'un roi, les Irlandais, qui étaient plus incultes et plus pauvres que nos ancêtres, ne pouvaient avoir un monarque dix siècles avant Jésus-Christ.

Hérémon, le grand Hérémon, qui venait de l'Espagne, ou si vous aimez mieux de l'ibère, et qui—selon les historiens irlandais—aurait fait la conquête de leur île et régné mille ans avant l'ère chrétienne, serait donc un roi aussi sérieux que celui d'Yvetot ?

Nos historiens modernes, nos savants qui doutent de tout, sont impitoyables : ce n'est pas une plume qu'ils ont à la main, c'est une pioche.

O bardes irlandais, si vous pouviez leur répondre avec votre harpe d'or !

* *

Les O'Connor et les O'Brien, dont les descendants occupent encore aujourd'hui une place distinguée dans la vieille noblesse irlandaise, furent au nombre des souverains dont la couronne est une figure de rhétorique et la liste civile une hypothèse.

Lorsque les Romains régnaient en maîtres sur la Grande-Bretagne, O'Neill, un autre roi d'Irlande qu'on a surnommé le Grand, s'est illustré dans plus d'une affaire avec les maîtres du monde.

On assure même qu'il les aurait chassés de l'Angleterre s'il n'avait été tué lui-même par Eoche, roi de Lagénie. Les O'Neill ont donné 19 rois à l'Irlande.

Ce pays n'a pas eu beaucoup de souverains qui soient morts paisiblement sur le trône ; voilà, par exemple, un certain roi Baodan qui fut détrôné et tué par son compétiteur Colman, lequel, à son tour, a été massacré par son peuple.

Lorsque les Anglais, en 1271, se rendirent maîtres de l'Irlande, la situation des vice-rois qu'ils choisirent pour la gouverner ne fut pas très agréable. Pour n'en citer qu'un, Walter de Burgha, descendant de plusieurs autres vice-rois, fut assassiné par le célèbre O'Connor. J'en passe et des meilleurs...

Quoiqu'on en dise, l'Irlande n'a jamais eu d'âge d'or ; que ce soit avant ou après la conquête, la force y a toujours primé le droit.

Il est vrai que saint Patrick y détruisit tous les serpents, mais le venin des reptiles s'infiltra dans le cœur des Irlandais et de leurs oppresseurs. C'est pourquoi la paix ne peut plus y régner.

Un Irlandais à qui j'ai lu ce dernier paragraphe, m'a jeté à la tête cette réponse féroce :

—Saint Patrick devrait bien revenir en Irlande pour la débarrasser des Anglais !

ANTHONY RALPH.